Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 32 (1944)

Heft: 667

Artikel: De-ci, de-là

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-265246

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

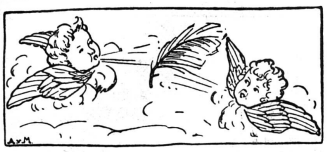
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



DE-CI, DE-LA

Les ailes mortes.

Durant l'avance foudroyante des Allemands en Belgique et en France, en mai et juin 1940, 306 avions français furent abattus; une bonne partie des malheureux aviateurs restèrent fichés dans le sol avec les débris de leurs appareils; d'autres furent ensevelis par l'habitant ou par les soldats allemands, sans que leur identité ait été relevée.

Infirmière-pilote et secouriste de l'air, avant la guerre, directrice du service aviation pendant la guerre, Mme Germaine L'Herbier-Mongagnon, au cours de randonnées sur le sol français, a noté les points de chute des avions; le cœur serré, elle s'arrêtait devant les tombes anonymes, portant souvent cette seule mention: « aviateur français ». Elle décida alors de créer sous les auspices de la Croix-Rouge, avec Mme André Dubonnet, puis avec la princesse Murat, *la mission des recherches et des disparus de l'armée de l'air.*

Pendant deux ans, ces femmes résolues parcoururent à pied, en voiture, à bicyclette, 70.000 kilomètres, passant à travers champs, traversant les marais, les landes, les jachères, fouillant les forêts et les bois, dans le nord de la France et en Belgique. Lorsqu'elles avaient repéré le point de chute d'un avion, en faisant appel aux souvenirs des paysans, des enfants, elles avaient le triste courage de déterrer les débris d'avion, de les examiner, de trouver souvent des restes lamentables de vêtements, de membres épars, des photographies, un carnet permettant d'identifier les morts. Souvent, elles durent procéder à des exhumations et dans « ce je ne sais quoi qui n'a de nom en aucune langue », elles ont pu identifier un soldat, aviser sa famille, enterrer l'aviateur « en le portant doucement dans sa tombe » suivant le vœu exprimé par une mère martyre.

La mission a retrouvé ainsi les traces de 300 avions français, de 250 appareils anglais abattus entre le 10 mai et le 24 juin 1940; elle a situé les tombes de 500 aviateurs français qu'elle a pu identifier; quatre disparus seulement n'ont pu être découverts. Aujourd'hui qu'est achevée cette tâche effroyable, Mme L'Herbier, dans un livre pathétique, *Disparus dans le ciel,* raconte ce qu'a été sa mission, accomplie dans un sentiment de profonde piété et de vénération pour ceux « qui pieusement sont morts pour la patrie ».

S. F.

Une intéressante expérience scolaire.

Un des derniers numéros du *Journal des institutrices suisses* donne d'intéressants renseignements sur un échange fait récemment; avec l'assentiment des autorités scolaires, une institutrice du grand village de Wangen (Berne) a pris la place d'une collègue, à Bâle, tandis que l'institutrice citadine se chargeait du travail de sa collègue villageoise.

Les deux collègues ont fait part de leurs réflexions et exposé le grand bien qu'elles ont retiré de cette expérience, qui a duré six mois. Le changement de milieu était total; il leur a fallu modifier leur enseignement; les deux pédagogues ont fait ainsi d'enrichissantes constatations; elles ont appris à connaître d'autres mentalités, d'autres façons de penser, de travailler. Elles assurent que cet échange a singulièrement développé leurs qualités pédagogiques et contribué à jeter des ponts entre mentalité paysanne et mentalité citadine, entre Bâloises et Bernoises.

Il nous paraît que cet échange, tout à fait recommandable en temps normaux, ne devrait pas être appliqué en temps de mobilisation. Les classes de garçons sont complètement désorganisées par l'absence des instituteurs-soldats; n'ajoutons pas encore à ce désordre en l'étendant aux classes de filles.

S. F.

Dans l'Eglise vaudoise.

La paroisse de St-François, Lausanne, a pris congé, le 30 juin, avec de vifs regrets, de Mlle Inès Verly, qui a fait toutes ses études de théologie à la Faculté libre de Lausanne, et qui était depuis le 1er janvier 1929 assistante des pasteurs de St-François, c'est-à-dire qu'elle a fait tous les travaux possibles, — sauf la prédication en chaire, les sacrements et les cultes mortuaires — les visites, les enquêtes, les démarches, les catéchismes, la réception chez elle des malheureux et des indigents, sans parler de la responsabilité de près de 450 ménages dans deux quartiers de la paroisse, et de la correspondance.

Tout ce travail, Mlle Verly, qui est une descendante de Pierre Viret, l'a fait avec une grande conscience et un dévouement absolu, tout en déplorant que la loi masculine l'ait empêchée de donner davantage encore à son Eglise.

Les premières infirmières volantes.

Trois infirmières de la R. A. F. ont participé, le 13 juin, à un vol d'essai France aller et retour, en exécution des plans d'évacuation massive des blessés par la voie des airs. Toutes trois, déjà infirmières avant la guerre, ont été choisies pour leur sang-froid et leur compétence. Le capitaine du premier des trois avions-ambulances choisis pour ce vol a dit qu'elles s'en sont remarquablement tirées. Les avions se posèrent sur une piste métallique et prirent les blessés à bord alors qu'il y avait encore des tireurs allemands tout près. Les W.A.A.F.S., parfaitement calmes, affrontèrent tous ces risques sans broncher. Le convoi, escorté de « Spitfire », revint sans encombre.

dernièrement notre frontière tout seul et fut recueilli dans une famille charitable. Il demandait avec angoisse au médecin venu pour le soigner d'une grave pneumonie: «Est-ce que tu vas me rendre ma maman? Elle m'a mis dans le camion et elle est partie sans m'embrasser. Rends-moi ma maman ! »

« Rends-moi ma maman ! » Si la Suisse continue à être miraculeusement épargnée par la guerre, se trouvera-t-il, dans notre pays, des femmes qui entendront cet appel? Recueillir et élever avec tendresse les malheureuses petites victimes de la folie humaine, n'est-ce pas là une des tâches que ses privilèges dicteront à la Suisse ?

Madeleine Pidoux.

Fête chez les pédagogues

Une fête ? — A la vérité, ce fut une fête immatérielle, où seuls les esprits se sont rencontrés. A propos de la réforme de l'enseignement secondaire, étudiée et discutée actuellement au Grand Conseil vaudois, M. René Bovard, directeur de *Suisse contemporaine,* avait eu l'idée de convier tous ceux que les problèmes de l'école préoccupent à de véritables joutes pédagogiques. Ainsi, dans le nunuméro de mars-avril de cette revue, des maîtres d'opinions diverses ont exposé, devant le public intellectuel de Suisse romande, leurs idées particulières sur quelques problèmes de l'enseignement.

Mais, ce qui rend l'entreprise de M. Bovard si vivante, c'est que les pédagogues ne furent pas seulement appelés à discourir; autour d'eux, une foule d'auditeurs et d'interlocuteurs leur ont donné la réplique, et cette allure de conversation générale crée l'impression d'une fête dans un salon. En effet, par le moyen d'une enquête, on a donné la parole aussi aux parents, aux gymnasiens, aux étudiants, tandis que, de son côté, M. L. Meylan, directeur de l'Ecole secondaire de Villamont, recueillait les souvenirs et les suggestions de ses anciennes élèves. C'est cette dernière partie qui intéresse directement le *Mouvement,* et nous sommes fières de constater que ce chapitre est l'un des plus vibrants du fascicule. Ces anciennes de Villamont témoignent pour la plupart une profonde reconnaissance à l'égard de leur école et de leurs professeurs, et si elles font quelques réserves ou quelques suggestions, c'est dans le même esprit et dans la même ligne que les auteurs qui ont écrit les articles de fond.

Elles aussi, comme M. D. Simond, demandent que les classes soient peu nombreuses, pour que s'établisse un meilleur contact entre maîtres et élèves; elles aussi, comme M. R. Matthey, recommandent un programme large: on ne doit pas faire de l'érudition pendant les études secondaires. Elles aussi, comme M. P. Oguey, condamnent la tendance courage de tenter eux-mêmes une expérience, ne seraient pas fâché qu'elle ne fût pas probante? La malveillance est parfois plus profonde quand elle vient par exemple de ceux qui avaient espéré hériter du couple sans enfants. Plusieurs mamans ont mis des années à préparer leur famille avant d'oser y introduire un adopté.

Quand on parle d'adoption on pense tout d'abord au couple qui souffre de n'avoir pas d'enfant ou au petit être que ce couple va rendre heureux. *On risque d'oublier celle pour qui l'adoption est une souffrance*: la mère qui doit se séparer de son enfant. Si, dans bien des cas, il est souhaitable qu'un enfant trouve un foyer plus normal pour s'y développer, il existe aussi des mères qui « portent leur maternité illégitime comme une couronne et non comme un joug » ! Il faut respecter les femmes qui élèvent avec dignité un enfant pour lequel elles ont consenti à des sacrifices de toutes les heures, sacrifice dont celui-ci n'a pas toujours mesuré la portée tant elle les faisait discrètement et comme pour se faire pardonner l'erreur d'une naissance irrégulière. Il faut aider ces mères à se libérer du sentiment d'une faute dont la responsabilité était partagée et les seconder dans leur tâche par tous les moyens. Ce ne sont pas les conditions matérielles difficiles et, à la longue, usantes, qui doivent pousser la mère à donner son enfant en adoption. Mais si l'abandon est manifeste et si les circonstances sont tellement contraires qu'il vaut mieux éloigner l'enfant, alors l'adoption reprend toute sa raison d'être et toute sa grandeur. Car l'adoption est une expérience extraordinaire d'une haute portée morale et spirituelle. La légalité vient y ajouter un élément de sécurité dont plusieurs adoptés soulignent l'importance. «Pourquoi ne pas donner son nom devant la loi à un enfant qu'on élève? nous écrit une adoptée. Pour son avenir, cela représente tant de choses sûres ! » C'est pourquoi il faudrait pouvoir diminuer les frais d'adoption qui, dans le canton de Vaud tout spécialement, sont trop élevés. La crainte seule des frais ne devrait pas retenir d'adopter légalement.

Dire tout l'amour qui entoure les enfants adoptifs est impossible. Quand ils parlent d'eux, les yeux des pères et des mères brillent. Un papa est fier de ce que sa fille lui ressemble. « C'est nous qui lui sommes reconnaissants de tout ce qu'il nous a donné ! s'écrie une mère. Pas un jour, je dirai pas une heure, je n'ai regretté d'avoir pris chez moi cet enfant qui est ma joie ! »

J'ai dit que les vrais orphelins sont rares. On constate, même en Suisse, qu'il y a plus de parents qui cherchent à adopter que d'enfants susceptibles de l'être... Un petit réfugié de 4 ans, nous racontait-on, a passé

A La Halle aux Chaussures
Maison fondée en 1870
Mme Vve L. MENZONE
Solidité - Elégance
5 o/o escompte en tickets jaunes
17, Cours de Rive, Angle Boulevard Helvétique, 30

N'oubliez pas que vous trouvez chez **Hirt** *les plus belles fleurs*
4, rue de la Fontaine Tél. 5.01.60

Papiers Peints
DUMONT
19 Bd HELVETIQUE

des mots qui déparent quelque peu son œuvre poétique. Mais on se rend compte cependant que la poésie est l'essence de son être.

Il faut se féliciter qu'il y ait encore des poètes dans le monde troublé où nous vivons. On ne saurait trop les encourager à s'évader du chaos actuel pour poursuivre une des plus belles formes de la beauté qu'est la poésie. Nous choisissons parmi les poèmes de l'auteur un des meilleurs. Il est classique dans sa forme, ce qui n'est pas le cas de tous ceux que contient ce volume, car Mme Laurence cède parfois à la fantaisie moderne.

Nous avons mis des jours pour vaincre le passé,
Nous avons mis des mois pour trouver notre voie.
Nous avons mis des ans pour ériger la joie,
Et ce n'est point le terme et ce n'est point assez.

Lorsque nous envahit par trop la violence,
Ou que nous retombons dans notre obscurité,
Pour créer la lumière et tisser le silence...
Nous détenons encor toute l'éternité.

Hélène Naville.

Figures et silhouettes britanniques

Les trois chefs des Services auxiliaires féminins.

Nous avons déjà dit comment les pays en guerre mettent largement à contribution l'aide féminine. Les cent mille femmes qui, lors de la dernière guerre mondiale, rendirent des services éminents à l'arrière, non seulement comme infirmières, mais à titre de motocyclistes, de messagères, d'auxiliaires parfois très rapprochées du front de combat, ne furent qu'une bien modeste préfiguration des armes féminines mises sur pied ces dernières années. Dans ce domaine, la véritable innovation de cette guerre est la création, dans l'armée britannique, d'importants services féminins commandés par des femmes. On n'en est pas arrivé là sans quelque peine et certaines hésitations de la part des hautes instances militaires du pays. Mais les premières expériences furent concluantes, et l'on put se rendre compte qu'il n'est pas exact de dire que les femmes se refusent à être commandées par des femmes.

Voici donc quels sont aujourd'hui les trois commandantes en chef des trois services auxiliaires essentiels de l'Empire britannique:

L'A. T. S., ou Service territorial féminin, est commandé par Mrs. L. V. L. E. Whatley, qui porte le titre de « Controller and Director », et dont le grade équivaut à celui de major général. Mrs. Whatley a repris son commandement des mains de Mrs. Jean Knox. Elle n'est pas, comme sa devancière, une vétérante de la dernière guerre, et n'a pris de service qu'en 1938. Cependant elle a le sérieux avantage d'avoir, dès son enfance, vécu dans la familiarité de l'armée. Son père était colonel dans l'ancienne armée permanente; son grand-père avait été général et titulaire de la Croix de Victoria, qui est la plus haute récompense militaire de Grande-Bretagne. Son mari est chef d'escadrille de la Royal Air Force, et ses deux fils servent aux Indes.

Le principal souci de Mrs. Whatley est, comme il avait été celui de Mrs. Knox, les batteries mixtes, formations entièrement nouvelles dans les troupes militaires. Les femmes y sont incorporées dans les troupes de combat, afin de s'occuper du matériel, ce qui suscite naturellement toutes sortes de problèmes d'ordre militaire et psychologique. On a dû constater que les femmes travaillant en première ligne ne sont pas suffisamment nourries avec la ration dont les hommes se contentent. Il a été assez difficile d'obtenir pour elles une augmentation de cette ration. La formation de cuisinières pour l'armée féminine préoccupe beaucoup la commandante en chef, et cela pour le bon motif, car nul n'ignore que la valeur des troupes dépend beaucoup de l'état de leurs estomacs. L'armée féminine est chargée de services très divers. C'est à elle qu'est confiée l'établissement des barrages de ballons. Nombre de ses membres sont chauffeuses, téléphonistes, radiotélégraphistes, ordonnances de bureau, etc.

Mrs. Vera Laughton-Matthews, bien connue dans les milieux féministes, commandante du W. R. N. S., ou Service féminin de la marine royale, porte le titre de « Director », et son grade correspond à celui de vice-amiral. On peut dire d'elle qu'« elle a la mer dans le sang ». Son père occupait un poste élevé dans la marine; elle-même est fondatrice et commandant en chef des « Eclaireuses de mer ». Elle a déjà dirigé un service maritime complémentaire dans la dernière guerre. Aujourd'hui des milliers de femmes se trouvent sous ses ordres comme signalisatrices de l'Amirauté à terre ou à bord de vedettes à moteur, comme cuisinières mécaniciennes, buralistes, etc. Le W. R. N. S. s'enorgueillit de pouvoir remplacer assez d'hommes pour « garnir » 25 navires de guerre. Mrs. Laughton-Matthews est d'un type qu'on pourrait appeler maternel. Dans ses tournées d'inspection, entreprises souvent aux stations maritimes des îles inhospitalières du Nord et de l'Ouest, elle cherche, avec le moins de formalités possible, à entrer en contact direct avec les femmes des équipes. Elle croit fermement à l'efficacité des relations personnelles entre chefs et subordonnés, et a fait dans ce domaine, d'excellentes expériences. Juriste, elle professe la conviction que la femme a le droit et le devoir de prendre une part active à la conduite de l'Etat.

La branche la plus récente des services auxiliaires féminins, la W. A. A. F., ou aviation féminine auxiliaire, vient de passer sous le commandement de Lady Welsh, qui porte le titre de « Director », et dont le grade équivaut à celui de commandant de l'air. Epouse du maréchal de l'air, Sir William Welsh, elle est étroitement liée à la tradition des services aériens. Au cours des années d'avant-guerre, elle a accompagné son mari dans ses voyages aux diverses bases aériennes de l'Empire britannique et a pu en suivre de ses propres yeux le développement et l'utilisation. De 1914 à 1919, elle a servi à titre de conductrice d'ambulance. Par la suite, elle a occupé une situation en vue dans le monde des affaires. Sa devancière ayant été également une femme d'affaires, l'organisation de la W. A. A. F. est excellente. On peut dire que, des trois services auxiliaires féminins, la W. A. A. F. est le plus intéressant. C'est pourquoi il est particulièrement recherché. Ses membres ne prennent pas l'air, mais constituent le personnel des aérodromes de la R. A. F., et sont signalisatrices, téléphonistes, radiotélégraphistes, ordonnances de